

PENSÉES D'ADIEU

Dédiées à M. et Mme J.-E. Parent, de St-Jérôme, à l'occasion de la mort soudaine de leur fils ARTHUR

D'où vient donc cette voix mélancolique et vague
Qui roule dans les airs comme de vague en vague ?
On s'étonne, on écoute avec frémissement...
Faudrait-il constater la fin d'une existence !...
L'aquilon en soufflant et rompant le silence
Apporte un douloureux accent.

Cet écho renvoyé par le bronze qui vibre
Gagne aussitôt le cœur, passant de fibre en fibre.
Pourquoi donc, mon clocher, ce triste son de mort ?
Du vieux temple à tes pieds, d'aspect sombre et morose
Voudrais-tu nous parler, nous dire quelque chose
En un si douloureux accord ?

Des pasteurs trépassés viens-tu dans la mémoire
Rendre vivace et pur le mérite ou la gloire ?...
Ah ! j'ai compris enfin !... c'est un nouveau trépas...
Je sais qu'hier encor dans sa tristesse amère
Un ami se mourait près de sa tendre mère—
" Il n'est plus," me dis-tu tout bas.

Se peut-il, cher Arthur, que ta courte existence
Ait déjà trouvé fin sur cette terre immense !
Toi qui, naguère encor, chantais tout près de moi,
Faut-il te voir partir pour de lointains rivages !
Nous laisseras-tu seuls en lutte aux noirs orages !
Dis-nous, Arthur, est-ce bien toi ?

Pour toi plus de soleil qui réchauffe et qui dore ;
Plus de brise suave au lever de l'aurore ;
Avec toi désormais plus de doux entretiens ;
Nous ne te verrons plus dans nos courses joyeuses
Marcher à nos côtés sur les neiges poudreuses !...
Oh ! quelle perte pour les tiens !

Que de fois, tu chassas avec nous dans la plaine,
Faisant avec adresse une attaque soudaine...
Je vois encor le hêtre où tu gravas ton nom.
Près d'un ruisseau voisin se dresse encor la pierre
Où nous prenions ensemble un repas salubre...
Oh ! qu'il a changé, l'horizon !

Faut-il que tes amis, ô douloureuse escorte !
Déposent ta dépouille au seuil de cette porte
Qui mène les chrétiens à des soleils meilleurs !
Après quinze printemps te faut-il une bière !...
Si jeune et tant aimé retourner en poussière !...
Que n'as-tu frappé, Mort, ailleurs ?

Adieu ! va, cher Arthur ! c'est pour l'éternité !
Revêts le manteau d'or de l'immortalité.
Prends fleur, emportée au matin de la vie,
Élas ! tu dois t'enfuir vers une autre Patrie !
Un vent qui brise tout a passé sur ton seuil :
Savageant en vainqueur, il te mit au cercueil.

Pouvais-tu, cher Arthur, nous causer tant de pleurs !...
Ah ! tu compris l'appel des célestes hauteurs.
Éléguant à jamais les croix et la misère,
Et laissant ta dépouille en otage à la terre,
Nous t'avons vu partir pour de brillants séjours...
Ton cœur cessa de battre, et c'était pour toujours !

* *

O parents éprouvés, Dieu vous fait un échange :
Il vous reprend ce fils pour vous en faire un ange
Qui vous protégera. Ne vous désolerez pas.
La mort à ses douceurs dans son affreux mystère :
Pour un bonheur sans fin on laisse bien la terre ?...
Heureux qui comprend le trépas !

ALDÉRIC-A. SIGOUIN.

31 janvier 1902.

LAQUELLE DES DEUX ?

LOUISE, VINGT-SIX ANS.

ANNETTE, DIX-SEPT ANS.

Louise est entrée sans bruit dans la chambre d'Annette, et elle s'arrête interdite, en voyant sa sœur en larmes.

Louise.—Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?
Annette, très ennuyée d'être surprise.—Ça n'est rien.

Là, c'est fini.

Louise.—Dis-moi pourquoi tu pleures, mon chéri ?

Annette.—Je ne sais pas. C'est... nerveux. C'est le temps.

Louise.—Allons donc ! Je vais te le dire, moi. C'est pour hier.

Annette.—Hier ?

Louise.—Ne cherche pas à me tromper. C'est à cause de la réponse que papa et maman ont donnée hier à...

Annette, avec précipitation.—A ce jeune homme ? Mais non... jamais de la vie.

Louise.—Parfaitement si... à M. Paul Raynaud, qui t'avait demandée.

Annette.—Je te jure...

AUX LECTEURS



Devant le succès qui a accueilli la publication de "VINGT MILLE LIEUES SOUS les MERS," nous publierons, aussitôt que ce feuilleton sera terminé, * * * *

Cinq Semaines en Ballon,

EGALEMENT DE

JULES VERNE,

AVEC MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS.

Louise.—Ne jure donc pas. C'est bien inutile de feindre avec moi, va, avec ta grande sœur. Ai-je deviné juste ?

Annette, avec effort, tout bas.—Oui.

Louise.—Je l'aurais parié. (La prenant par le cou.) Embrasse vite, et plus fort que ça. C'est absolument bête et nigaud, tu sais, de te faire du chagrin pour des machines pareilles, pour un petit monsieur...

Annette.—Un mari !

Louise.—La belle histoire ! Un mari de perdu, dix de retrouvés.

Annette.—Pas tant que ça ! Tu es bonne, toi, tu en parles à ton aise !

Louise.—Que veux-tu dire ?

Annette.—Rien. Sinon que je commence à en avoir assez... (Sa voix tremble.) Je suis humiliée. (Elle pleure.)

Louise.—Qu'est-ce qui t'humilie.

Annette.—Cela, tiens ! D'être toujours demandée et jamais être accordée. On finit par le savoir dans le monde... partout à Paris et même en province... et ça me fait du tort ; on n'y comprend rien, on se dit : "Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose d'énorme, évidemment". On croit que j'ai des infirmités cachées ! (Elle pleure.)

Louise, la câlinant.—Es-tu sotte, mon gros chat ! Toujours demandée... Et tu te plains ! Qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à ma place, moi qu'on ne demande jamais, qui passe inaperçue, comme si je n'existais pas ? Hein ? Tu ne trouves rien à répondre ?

Annette.—Je pleurerai dix fois plus si j'étais toi, voilà tout !

Louise.—Ça m'avancerait bien ! Crois-tu que c'est ça qu'il me ferait mener plus tôt à l'autel ? Allons, ne te tracasse pas, et essuie tes yeux. D'ici très peu de temps—retiens ce que je prédis—tout ça va changer.

Annette, incrédule.—Oh !

Louise.—Il n'y a pas de "oh !" Ça va changer, parce que j'ai pris un grand parti. Quand je suis entrée tout à l'heure dans ta chambre, je venais justement pour te l'annoncer. Es-tu plus calme ?

Annette.—Oui, mais je ne devine pas.

Louise.—Ecoute. Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais ?

Annette.—Et moi, donc !

Louise.—Tu es bien sûre, que je ne suis pas jalouse de ma petite Nette ? Tout ce qui t'arrive d'heureux, même si c'est un peu à mes dépens, ah ! Seigneur ! j'en suis plus contente encore que si ça m'arrivait à moi !

Annette.—Tu es bonne.

Louise.—Je ne suis pas bonne, tu m'ennuies. Eh bien ! malgré ça, j'ai remarqué, depuis quelques années, une chose qui me vexe beaucoup... Oh ! mais beaucoup... C'est qu'on te demande en mariage, toi, mâtine, et jamais moi. On t'a demandée onze fois depuis deux ans et demie.

Annette.—Toi aussi, sois juste ?

Louise.—Une fois, moi, M. de Châteaublanc, qui avait soixante ans... et qui boitait.

Annette.—Mais très riche ! Aussi riche au moins, à lui tout seul, que mes onze à moi réunis !

Louise.—C'est vrai ; il faut bien avoir quelque chose. Enfin, ça n'est pas à comparer avec toi. Tous les jeunes, tous ceux qui étaient bien, qui m'auraient plu à moi, c'est toi qu'ils demandaient. Toujours Annette. Jamais ce paquet de Louise.

Annette.—Tu me fais de la peine.

Louise.—Tais-toi, mignon. Chaque fois, ça s'est passé avec père et mère de la même façon.—"Madame, monsieur, disait le jeune homme ému (ou la personne respectable qu'il avait envoyée à sa place), j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.—Louise ? lançait maman qui a une si grande envie de me caser.—Non, Annette, répondait le jeune homme ému (ou la personne respectable).—Alors, n'allons pas plus loin, monsieur, déclarait papa. Vous n'êtes pas le premier qui demandiez Annette ; mais c'est une décision irrévocable chez nous de ne pas marier la cadette avant l'aînée. Quand Louise sera établie, nous verrons. D'ici là, nous avons le regret..." Et le jeune homme ému (ou la personne respectable) paraît navré. Je me